

en ligne en ligne

BIFAO 11 (1914), p. 155-161

Jean Maspero

Graeco-arabica.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

GRÆCO-ARABICA

PAR

M. JEAN MASPERO.

1° - LES TITRES DE اجايستار ET قسطال.

Dans l'une des lettres de l'émir Qurrah ibn Šarîk, gouverneur d'Égypte, au diæcète Basile d'Aphroditô, lettre sur papyrus conservée à la Bibliothèque khédiviale du Caire, on lit cette phrase encore incomplètement expliquée (1):

« et j'ai envoyé des ordres en ce sens au gustâl de ta pagarchie et aux mawâzît des villages ».

Depuis l'apparition des premiers documents de ce genre, on a recherché dans le grec les prototypes de nombreux noms de fonctions, étrangers à l'arabe, qui s'y rencontrent. Dans le mâzût, M. Becker a reconnu le μειζότερος, avec une grande vraisemblance. Pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance. Pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance. Pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance. Pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance. Pour le μειζότερος, avec une grande vraisemblance appelé κυαίστωρ (2). Une série de papyrus, allant du 1^{er} au 1νe siècle de l'Hégire, a fourni à ce dernier auteur plusieurs exemples du mot επαμίας (Sophokles).

La forme correcte serait donc قسطار, et il est surprenant, en ce cas, que les papyrus ne la présentent jamais. Cependant, J. de Goeje en avait découvert un exemple, qu'il a cité au mot جايستار, dans le glossaire ajouté à son édition de Tabarî. Le texte où il a puisé ce renseignement déclare aussi que le قسطار est un رئيس القرية, «chef du village». Mais alors il ne peut plus s'agir du quæstor, à qui jamais n'a convenu pareille définition.

D'ailleurs, aucun des sens du mot quæstor ne s'adapte aux passages des papyrus, relatifs au gusțâl ou au qusțâl. Le titre, à l'époque byzantine, désigne une sorte de secrétaire de l'empereur (3), ou encore un magistrat enquêteur,

20.

⁽¹⁾ Papyrus publié et traduit par C. H. Becker, Neue arabische Papyri des Aphroditofundes, dans Der Islam, II (1911), p. 254-255.

⁽²⁾ Mittheilungen aus der Sammlung der Pap. Erzherzog Rainer, I, p. 6-7.

⁽³⁾ PROCOPE, Bell. Pers. I, 11: os βασιλεί

à Constantinople (1); c'est dans certains cas peu fréquents, et seulement à l'armée, qu'on trouve des questeurs financiers, méritant l'appellation de ταμίαι, étant préposés aux dépenses des troupes (2). Mais jamais on n'en rencontre dans les petites administrations locales; les papyrus byzantins n'en font pas mention, et l'on ne voit guère ce que pourrait signifier l'expression de Qurrah citée plus haut, s'il fallait la rendre par «le questeur de ta pagarchie».

En outre, l'assimilation de λ and λ par λ and λ par sans de nombreuses difficultés philologiques. La disparition des deux sons consécutifs λ dont l'un, en outre, portait l'accent, serait quelque chose d'à peu près unique (3). Et je ne parle pas des autres irrégularités; la transcription du λ par z n'est évidemment pas sans exemple (4); le λ final peut se transformer en λ en λ (6) sans trop de difficulté; mais l'accumulation de ces petites objections finit par discréditer une étymologie, qui réclame une explication spéciale presque pour chaque lettre.

Je crois que le véritable prototype est le mot αὐγουστάλιοs, qu'on trouve aussi écrit ἀγουστάλιοs dans certains papyrus grecs (7).

L'abréviation des mots étrangers est un phénomène fréquent en arabe. Je ne parle pas seulement des traductions de textes coptes ou grecs, où les noms propres sont calqués avec soin quand les copistes ne les ont pas rendus méconnaissables. Mais quant aux termes qui sont véritablement entrés dans la langue arabe, il semble qu'un vague instinct ait tenté de les réduire, et de les rapprocher, autant que possible, du type de racine trilitère ou au moins

τότε παρήδρευε, την τοῦ καλουμένου κοιαίστωρος άρχην έχων.

- (1) Novelle de Justinien 80.
- (2) Nov. 41; cf. Agathias [Bonn], p. 140, 1.5.
- (3) Signalons cependant l'existence possible d'un intermédiaire copte qui aurait déjà commencé à altérer le grec. Ainsi le mot κεςτωναριος (= κυαιστωνάριος) serait un acheminement vers une transcription arabe . Mais les syllabes ainsi perdues ne portaient pas l'accent.
 - de Ṭabari (I, p. 2584) = جائليق

καθολικός.

- (5) طاوماتار Θεομήτωρ dans l'Hist. des Patriarches (Patr. orient., I, p. 206 [108], l. 9).
- (4) Cf. اطریفنا = τρυφερόν (Dozy, Suppl., I, 28); بشروط pour بشاروط ου بشاروط = le copte πιωρρωτ (v. Amélineau, Géogr. de l'Égypte à l'époque copte, p. 567).
- (7) Ces papyrus, provenant de Syène, et actuellement conservés au British Museum, sont inédits; cf. les citations que m'a obligeamment fournies M. H. I. Bell pour mon Organisation militaire de l'Égypte byzantine, p. 106, n. 8; p. 147.

quadrilitère. Or, si l'on excepte, naturellement, les désinences casuelles des mots grecs, la première syllabe est d'ordinaire celle qui tombe en pareil cas. Tantôt une syllabe redoublée est ramenée au simple :

```
دسقليّة = διδασκαλία (Hist. des Patriarches, dans Patrol. orient., I, p. 173 [75], l. 6; — Ibn el-ʿAsâl (éd. du Caire (1)), c. 9, p. 80, etc.).
```

```
مراقیة ^{(2)} = Maphapixi (?).
```

בישבאה = copte πογβαστι, grec Βούβαστος, ville du Delta.

الاسفاقس = ἐλελίσφακος (Dozy, I, p. 32 (3)).

Ailleurs, la confusion avec l'article a produit ce résultat :

بلنطن (faute pour بانطن; avec l'article supposé, البانطن) = ἐλεφαντίνη (Histoire des Patriarches, ibid., I, p. 384 [120], où Evetts traduit à tort Antinoé).

D'autres cas, beaucoup plus nombreux, sont la conséquence de causes moins évidentes. K. Vollers (4) en a énuméré un certain nombre : ونطارية = δυσεντερία; — بيطار = ἐππιατρός; — قيص = ἀκεανός; — بيطار = ἐκκλησία; — بيطار = ἐκκλησία; وغنور ἐκκλησία; عافور ἐκκλησία; عافور ἐκκλησία; عافور ἀναφορά, etc. . . . On peut ajouter à sa liste nombre d'autres exemples, parmi lesquels quelques-uns méritent d'être cités :

ية عنى الى موضع يعرف بنهى : يعرف بنهى الله موضع يعرف بنهى الله موضع يعرف بنهى : و Hist. des Patriarches (Patrol. orient., I, p. 170 [72]) : من كوستانكية « et il se rendit en un lieu appelé Temai (Thmouis) en Augustamnique (Kûstânikîah)». Je dois dire que le passage est douteux; on lit en note : B كرسى تابانة

⁽۱) Intitulé المجموع الصفوى كتاب القوانين et publié par Girgis Filûthâûs.

⁽²⁾ Cette identification a été contestée, à tort semble-t-il; ce point sera examiné en détail dans la «Liste des villes citées par Maqrîzî» que M. Wiet et moi préparons en appendice à l'édition de l'Institut français.

⁽³⁾ On peut à la rigueur ajouter = = γεωγραφία; Dozy (1, p. 198) affirme en effet qu'il faut écrire ce mot par un et non par un

⁽⁴⁾ Beiträge zur Kenntniss der lebenden arabischen Sprache in Aegypten, dans Zeitschr. der deutschen morgenländ. Gesellschaft, 50 (1896), p. 620.

A DEF: کرسی تلبانة. La majorité des manuscrits porte donc «Temai, du diocèse de....». Mais comme le nom qui suit ne rappelle aucune ville épiscopale de la région, et que d'ailleurs Thmouis était elle-même le siège d'un évêché, la leçon adoptée par l'éditeur paraît plus vraisemblable.

3° Balâdhurî (éd. J. de Goeje, p. 121-122): فالتتى ابو عبيدة وخالد بن الوليد بالمقسلاط؛ (Übaidah et Khâled ibn Al-Walid se rencontrèrent au maqsilât, qui est le lieu des chaudronniers à Damas ». M. Mordtmann (Byzantinische Zeitschrift, XXI, p. 141, n. 1) a reconnu l'origine de ce mot jusqu'alors incompréhensible: ἀμαξήλατος (δδός) «la voie carrossable», nom d'une des rues antiques de Damas, connue par une inscription d'époque romaine.

4° اغنستس = (ἀν)αγνώστης (Κικι Lingua Aegyptiaca restituta, p. 218 : اغنشطس; Ibn el-ʿAsâl, p. 77); etc....

Ces exemples, surtout le second qui porte sur un mot de la même racine, suffisent à indiquer que la forme gusțâl pour ἀγουστάλιος n'a rien d'anormal. Cette apocope, on le voit, est particulièrement fréquente quand la syllabe tombée devrait se rendre en arabe par un l, ce qui est le cas ici. Quant au reste du mot, il est entièrement régulier, avec sa syllabe longue reproduisant l'accent grec, et sa désinence tronquée.

Le titre d'augustal se rencontre assez souvent dans la hiérarchie byzantine : c'est avant tout le titre du préfet résidant à Alexandrie, plus tard celui du duc de Thébaïde. Mais il y a aussi des αὐγουστάλιοι dans l'armée, comme officiers subalternes (1); — dans les bureaux du préfet du prétoire, comme scribes, à Constantinople (2); enfin dans certains bureaux provinciaux, sous les ordres de moindres personnages, et dans ce cas ils peuvent n'être guère que de petits fonctionnaires de bourgade. De ces derniers nous connaissons un représentant, et, coïncidence curieuse, c'est encore un papyrus de Kôm Ichgâou, d'où proviennent les lettres de Qurrah, qui nous le montre. L'un des poèmes de Dioscore (3), sous Justin II, contient quelques mots de plainte contre l'« augustal Victor », Βίατωρ αὐγουσθάλ[ι]s (sic), prédécesseur du بسال de l'époque arabe.

⁽¹⁾ J. MASPERO, op. cit., p. 106.

⁽²⁾ Johannis Lydi de magistratibus populi romani, III, 9 (éd. Wuensch [Teubner], p. 94).

⁽³⁾ Berliner Klassikertexte, V, 1re partie,

p. 117 sqq. Sur le sens du mot αὐγουστάλιος dans ce poème, et sur la provenance du papyrus, cf. ma note dans la *Byzant. Zeitschr.*, XIX, p. 1-6.

Nous sommes d'ailleurs aussi mal renseignés sur l'un que sur l'autre, et ce rapprochement n'éclaircit pas entièrement le problème. Toutefois nous savons que les κομμενταρήσιοι du préfet du prétoire avaient à leur disposition des aides (βοηθοί) pris parmi les augustales (1). Les gouverneurs de province avaient aussi des κομμενταρήσιοι (Pap. du Caire 67090, l. 1), chargés de certains détails de l'administration judiciaire (comparution des accusés, exécution des sentences, etc...: cf. Paulx-Wissowa, Real-Encyclopädie, s. v. a commentariis). Rien ne s'oppose à ce que les subordonnés de ces commentarienses provinciaux aient porté le nom d'augustaux neux aussi. En tout cas, la lettre de Qurrah nous donne une preuve de plus de l'exactitude avec laquelle les Arabes ont conservé les institutions byzantines.

Une autre, aussi curieuse, nous est peut-être fournie non plus par les papyrus, mais par un ensemble de textes historiques concernant la mort d'Al-Âstar, nommé gouverneur d'Égypte par le calife 'Alî. Ge personnage, comme il allait prendre possession de son gouvernement, s'arrêta dans la ville de Qulzum $(K\lambda \nu \sigma \mu \alpha)$ où un chrétien, appelé بايستار, l'aurait empoisonné à l'instigation de Mu'âwiyah (2).

Il est d'autant plus malaisé de percer l'incognito de ce gáistàr, que les auteurs arabes n'avaient déjà rien compris à l'histoire qu'ils rapportent. Tabari dit d'une manière obscure : أفنول بع (الاشتر فأتاه الدهقان بعلف وطعام حتّى اذا ها «Al-štar descendit chez lui (le gâistâr); et le dihqân lui donna du fourrage et des vivres; lorsqu'il eut mangé, il lui donna un breuvage au miel (ه) », etc. . . Ainsi le جايستار s'appellerait aussi le dihqân. C'est ce que confirme plus clairement Abûl Maḥâsin (éd. Juynboll, I, p. 116): «Mo'âwîah écrivit au khânsîâr, qui était un homme d'entre les tributaires (un chrétien) (ه); on

⁽¹⁾ J. Lypus, loc. cit., III, 16, p. 103.

⁽²⁾ Sur l'authenticité de cette histoire, cf. H. Lammens, Études sur le règne du Calife Omaiyade Mo'âwia I'' (dans les Mélanges de la Faculté orientale [Beyrouth], II, p. 112-113). L'auteur exprime des doutes formels, qui n'affaiblissent d'ailleurs en rien la valeur des détails précis fournis par cette tradition sur l'administration

de Qulzum. Car l'arrivée d'Al-Aštar en cette ville est en elle-même hors de doute.

⁽³⁾ Țabari (éd. de Goeje, t. VI, p. rrar).

⁽⁴⁾ Traduction douteuse, puisque d'autres auteurs, cités plus bas, écrivent متدّم على الحراج.

Mais Ya'qûbî (II, 227, I. 8) donne la variante
(cf. Lammens, op. cit., p. 113, note 3).

dit que c'était le dihqûn de Qulzum ». Pour Mas'ûdî (éd. Barbier de Meynard, IV, p. 423), la scène se passe à Al-'Arîš, et le meurtrier s'appelle seulement المعقال. Ce dernier mot est considéré comme ayant une origine persane (1); quoi qu'il en soit, son sens est «gouverneur d'un canton». Le chrétien dont il s'agit aurait donc été le préfet de Qulzum.

Quant aux fonctions propres du gâistâr, elles sont expliquées dans Suyûţî (II, p. 6) par les mots مقدّم على الدراج, dont une variante moins précise مقدّم على se lit dans Ibn el-Âthîr (éd. Tornberg, III, p. 295-296); le gâistâr serait donc un fonctionnaire des finances. C'est sans doute pour cette raison que J. de Goeje, dans son Glossaire, fait de ce mot une nouvelle transcription de κυαίστωρ. Au point de vue philologique, l'hypothèse est recevable. Mais c'est le sens qui ne convient pas, puisque le quæstor est inconnu dans les administrations municipales.

Je proposerai donc une autre identification, non pas certaine, mais à mon avis plus probable, en rapprochant al-gâistâr du mot grec λογιστήριον, qui désigne le bureau des finances dans l'administration des cités byzantines. La chute du λ initial s'explique facilement par le voisinage de l'article. Il est vrai que le nom de la fonction est λογιστής. On pourrait objecter que l'existence d'une forme λογιστήρ est plausible, de même que l'on a δότης et δοτήρ, δράστης et δραστήρ, etc.... Sans recourir à cette explication un peu forcée, je préférerais admettre un mot λογιστάριος qui aurait servi de prototype. Les Coptes ont souvent retouché à leur usage les mots qu'ils avaient reçus des Grecs. Les scalæ copto-arabes nous offrent au moins un exemple tout à fait analogue à celui qui nous occupe. Un manuscrit (n° 44) de la Bibliothèque Nationale de Paris (2) énumère à quelques lignes de distance :

пвелеутарюс	المندوب
	• • • •
пдікоүріон	المندوب

Ainsi εξλεγταρίος est synonyme de «décurion»; il faut donc lire βουλευτάριος (cf. βουλευτήριον), mot grec inconnu, pour βουλευτής. Le λογιστάριος

(1) Cf. à ce sujet K. Vollers, op. cit., p. 641. Mélanges de la Faculté orientale (de Beyrouth),

(2) Publié en partie par A. Mallon, dans les 1V, p. 73.

(pour $\lambda o \gamma \iota \sigma \tau \dot{\eta} s$) a donc parfaitement pu exister (1). Et la transcription الجايستار (devenue بايستار) est régulière : le γ est rendu par une de ses valeurs habituelles, z, l' α accentué se traduit par un 1.

Ge qui donne une certaine vraisemblance à cette conjecture, c'est que nous savons, par le témoignage d'une voyageuse en Terre sainte qui passa à Clysma vers la fin du ive siècle de notre ère (2), que la ville était la résidence d'un logothète chargé de l'administration du port. Ce logothète a dû être conservé par les Arabes, puisque la ville de Qulzum servait de port d'embarquement aux grains destinés à l'approvisionnement des villes saintes d'Arabie. Or, comme l'indique Du Cange (s. v.), λογιστής est en certains cas synonyme de λογοθέτης.

Juin 1913.

J. MASPERO.

(1) D'ailleurs la confusion entre le nom de l'administration et celui du fonctionnaire pourrait fort bien se comprendre. Cf. le papyrus copte de Londres (publié par Crum, dans Bell, Greek papyri in the British Museum, IV) n° 1494, l. 6: ILAHNOCIOC AOFOC HTOI

пижовіс панеуфимос корра перфуестатос (sic) исумвоулос, «le bureau des finances, c'est-à-dire notre maître renommé Qurrah, l'éminent préfet».

(2) Sainte Éthérie (?), citée par le diacre Pierre (Itinera Hierosolymitana, éd. P. Geyer, p. 116).